

EDITIONS EMANCIPE

GRAND-PLACE BLUES ET BORDEL INTÉRIEUR

COMMENT RATER SA VIE EN ATTENDANT D'ÊTRE
PRÊT: DOUTE & SYNDROME DE L'IMPOSTEUR

WWW.EMANCIPE.BE

12 juillet 2026. Trente-cinq degrés au thermomètre. Bruxelles cuit doucement. Les pavés flottants de Bruxelles renvoient une chaleur sale. Urbaine. Épaisse. Irrespirable. Lourde et collante. La Grand-Place est blindée de quidams. Touristes en sueur. Terrasses pleines. Bières qui moussent. Smartphone levés vers le ciel comme si quelqu'un de l'au-delà allait leur passer un coup de fil. Ça prend des selfies. Ça parle fort. Ça rit fort. Et dans toutes les langues. Des gamins courent derrière des pigeons débiles. En bref, ça vit fort, et bruyamment. Bruxelles a cette gueule-là l'été.

Et Clara est là. Plantée à sa table. Avec son café tiède et son cerveau en vrac. Tous ces inconnus. Tous ces visages. Toute cette cohue lui fait du bien. Ça noie le bruit dans sa tête. La foule l'arrache à ses pensées qui tournent et hurlent en boucle.

Tous ces inconnus qui passent sans savoir qui elle est. Sans attendre quoi que ce soit d'elle. Sans lui demander d'être brillante. Compétente. Légitime. Inspirante. Performante.

Elle regarde le monde défiler, sans chercher à le comprendre. Sans essayer d'être quelqu'un. Pendant quelques minutes, elle disparaît un peu. Elle s'efface. Elle fait anonymement partie de ce tout. À écouter le bruit du monde: parfois cacophonie, parfois douce rumeur. Et pendant quelques minutes, elle arrête de se juger, de se questionner.

Dans son sac à main marron usé : un carnet noir, trois stylos, un CV mis à jour quatre fois en deux jours, et un email qu'elle relisait toutes les vingt minutes.

“Bonjour Clara,

Nous suivons votre parcours depuis quelque temps...”

Cette phrase la trouble. On peut donc la voir. La remarquer. L'observer. Elle qui, depuis des années, passe son temps à se sentir invisible.

Elle travaille dans la communication depuis quinze ans. Quinze années à accompagner des marques, des projets, des institutions, des campagnes. Quinze années à écrire pour les autres, à valoriser les autres, à rendre crédibles les autres.

Et pourtant, elle ne se sent toujours pas crédible. Elle lève les yeux lorsque son pote Élias arrive. À son accoutumé, il avance lentement, sans urgence. Comme quelqu'un qui n'a plus besoin de courir derrière la vie pour avoir l'impression d'exister.

Il porte une ample chemise claire froissée par le vent et les heures. Un jean un peu trop serré et des baskets qui semblent avoir été, au début de leur vie, blanches. Ses cheveux grisonnent aux tempes. Une calvitie naissante lui donne l'air d'un moine. Il s'assit face à elle.

— Tu as cette tête-là.

— Quelle tête ?

— Celle des gens qui réfléchissent tellement qu'ils finissent par se quitter eux-mêmes. Une carcasse humaine vide, sans âme. Un amas de viande sans vie.

Elle esquisse un sourire fatigué.

— Je crois qu'ils se trompent de personne.

— Qui ?

Elle lui tend son téléphone. Posément, il lit le message

- Waouh, c’est une belle proposition.
- Justement.

Il relève les yeux.

- Donc parce qu’elle est belle, cette offre, elle ne peut pas être pour toi ?

Clara soupire.

- Je ne sais pas... Ce poste... cette boîte... Je ne me sens pas légitime.

Élias regarde autour de lui. Les touristes. Les serveurs. Les enfants qui continuent de courser les pigeons. Puis il lui dit doucement :

- Bruxelles est remplie de gens qui se sentent illégitimes dans leur propre vie.

Le serveur arrive.

- Comme d’habitude monsieur ?
- Oui, répond Élias. Touché qu’on le reconnaisse.

Puis il se tourne vers Clara.

- Tu sais ce qui est étrange avec le sentiment d’illégitimité, ou avec ce satané syndrome de l’imposteur ?
- Quoi ?
- Ce sont rarement les imposteurs qui en souffrent.

Clara fronce les sourcils. Sans savoir pourquoi, cette phrase la touche. Il avait ce chic Elias de mettre des mots sur ces maux. Une compétence qui, de temps en temps, irritait Clara. Des phrases comme ça, Clara en avait déjà pris quelques-unes dans la gueule avec Élias. Des petites phrases calmes, et qui remuaient tout derrière. Le genre de mots qui restent coincés dans la tête longtemps après la conversation.

- Les vrais imposteurs, eux, avancent. Ils prennent la place. Ils parlent avec aplomb. Ils te regardent dans les yeux et vendent du vide comme si c’était de l’or. Le vrai danger, c’est souvent le mec médiocre qui doute jamais de lui. Pas celui qui réfléchit trop. Clara baisse ses yeux et admire sa tasse, comme si le marc de café restant allait lui révéler son avenir ou lui donner une réponse.

- Les gens compétents voient la complexité. Donc ils doutent. Ils savent ce qu’ils ignorent. Ils voient les failles. Les nuances. Les limites.

Elias hausse les épaules, et renchérit:

- Les idiots, eux, dorment très bien la nuit. Le problème, Clara, c’est que tu prends ton doute pour un verdict. Alors que c’est juste une, comment dire, sensation.

Un silence. Puis :

- Et tu sais ce qui nourrit ce syndrome ?
- Quoi ?
- Les gens qui ont appris qu’ils devaient mériter leur place au lieu de simplement l’habiter.

Timidement, le soleil descend lentement sur les façades de la Grand-Place. Clara triture nerveusement le bord de sa pauvre serviette qui termine, peu à peu, en miettes.

— Je ne comprends pas, dit-elle. J’ai quinze ans d’expérience. Je n’ai jamais arrêté de me former. J’ai lu des centaines de livres. J’ai suivi des conférences, des certifications, des masterclass...

Elle eut un rire bref, incontrôlé.

— Et pourtant j’ai toujours l’impression qu’il me manque encore quelque chose avant d’être prête.

Élias hoche doucement la tête.

— Beaucoup de gens appellent ça apprendre.

Il prit une gorgée de café.

— Parfois c’est surtout une manière élégante de retarder le moment de vivre.

Un silence s’installe entre eux. Et une vieille et mélancolique mélodie, le genre qui donne à penser à des choses qu’on croyait rangées, sorte de madeleine de Proust musicale, se fait entendre. Au son d’un accordéon qui grince sur toutes les notes, qui sonnent d’ailleurs souvent fausses. Le genre de musicien de rue à qui on est enclin à lui filer la pièce juste pour qu’il aille continuer son concert au loin, très loin.

— Tu crois que je me cache derrière les formations ?

— Je crois que certaines personnes accumulent des outils parce qu’elles espèrent secrètement qu’un diplôme finira par leur donner le droit d’exister.

Clara encaisse cette phrase sans répondre et détourne son attention vers une famille, des touristes, prendre des photos. Des gens qui semblent heureux pendant trois secondes, le temps du “clic” et qui se chamaillent de plus belles après cet instant-pause-image. “Léon Iris, revenez ici: il y a beaucoup de monde, restez à côté de nous. Et Iris, combien de fois je vais devoir te le répéter: pas les doigts dans les nez, tu as écarté tes narines et ressembler à un vieux cochon rabougris”.

Las d’écouter le bruit des autres, Clara murmure :

— J’ai peur qu’un jour quelqu’un découvre que je ne suis pas à la hauteur.

Élias sourit tristement.

— Clara... les gens qui ne sont pas à la hauteur ne passent pas leurs nuits à se demander s’ils sont à la hauteur.

Elle le regarde et il poursuit :

— Les arrogants ne doutent pas assez. Les consciencieux doutent souvent trop.

Puis Elias sort un billet de vingt euros de sa poche.

— Combien vaut ce billet ?

Elle fronce les sourcils.

— Vingt euros.

Il le froisse lentement entre ses doigts.

— Et maintenant ?

– Toujours vingt. Si c’est un tour de magie, il foire un peu.

Il le jette sur la table.

– Et maintenant ?

– C’est toujours un billet de vingt balles.

Il le ramasse, il le plie encore et le pose près de sa tasse.

– Voilà le problème de beaucoup de gens. Ils confondent leur état avec leur valeur.

Elias plante son regard dans celui de Clara.

– Tu peux être fatiguée sans être inutile. Tu peux douter sans être incompétente.

Tu peux être blessée sans être cassée.

Puis, presque à voix basse :

– Un billet froissé garde sa valeur. Pourquoi crois-tu que ce serait différent pour toi ?

Clara sent quelque chose se fissurer en elle. Pas une douleur. Plutôt une armure, son armure.

La nuit tombe lentement sur Bruxelles, qui se vide. Les lampes des terrasses s'allument une à une. La Grand-Place devient digne d'un décor d'une scène de théâtre. Dans cette lumière, le monde semble plus beau. Plus supportable.

Clara regarde les gens passer.

— Tu sais ce qui m'épuise le plus ?

— Quoi ?

— Me comparer constamment.

Elle a un sourire amer.

— Par exemple, LinkedIn est devenu un musée mondial de la réussite.

Élias éclate de rire.

— Oui. Un immense carnaval de certitudes.

Puis il ajoute :

— Les réseaux sociaux ont transformé les vitrines en réalités. On regarde les vies des autres comme si elles étaient des documentaires honnêtes.

Il secoue la tête.

— Les gens publient leurs victoires. Rarement leurs nuits blanches.

Clara hoche doucement la tête.

— J'ai parfois l'impression que tout le monde avance sauf moi.

— Non.

Il marque une pause.

— Tout le monde doute. Certains maquillent juste mieux leur peur.

Le serveur débarrasse les tasses. Une légère et heureuse brise traverse la place.

Élias observe Clara longuement.

— Tu sais ce qu'est vraiment la confiance ?

— Vas-y, philosophe.

Il sourit.

— Ce n'est pas être sûr de soi.

Il regarde les lumières des bâtiments.

— C'est accepter qu'il y aura toujours une part d'incertitude et avancer quand même.

Puis il ajoute :

— Le courage n'est pas l'absence de peur. C'est une décision prise dans la présence de la peur.

Clara ferme les yeux quelques secondes et médite tout ce qu'elle vient d'entendre.

— Quand j'étais petite, dit-elle, mon père ne félicitait presque jamais.

Élias ne répond pas. Il savait faire ça. Écouter. Compétence rare. Écouter sans couper. Sans juger. Sans sortir une théorie brillante toutes les trente secondes pour prouver qu'il existait. Dans ces moments-là, il ne cherchait ni à convaincre, ni à réparer, ni à sauver. Il était juste là. Une présence calme. Solide. Comme un vieux banc au bord d'une route qui t'accueille quand t'as plus la force d'avancer.

— Quand j'avais 18 sur 20, il demandait où étaient passés les deux points. Alors j'ai appris à courir après quelque chose d'impossible.

Silence qui brise, au bout d'un moment, Elias.

— Beaucoup de gens deviennent performants pour éviter de se sentir abandonnés, murmura Élias.

Clara sent sa gorge se serrer.

— Tu crois qu'on peut apprendre à s'aimer ?

Il sourit.

— Je crois surtout qu'on peut arrêter de se faire la guerre. Laisse-moi le plaisir de te citer Oscar Wilde: « S'aimer soi-même est le début d'une histoire d'amour qui durera toute une vie. » Une inspirante, profonde, et simple citation qui flotte dans les airs, entre Clara et Elias.

Élias reprend le fil de sa pensée :

— L'amour de soi n'est pas du narcissisme. Le narcissisme dit : "Regardez-moi."
L'amour de soi dit : "Je ne vais plus m'abandonner."

Clara sent ses yeux devenir humides.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Alors commence petit.

— Petit comment ?

Il réfléchit.

— En arrêtant de parler à toi-même comme à une ennemie.

Puis il sourit :

— Tu offrirais plus de douceur à une inconnue dans le métro qu'à toi-même dans ta tête.

Elle éclate de rire malgré elle.

— C'est vrai.

— Tu vois ? Tu n'as pas besoin d'apprendre à être quelqu'un d'autre. Tu dois surtout désapprendre la cruauté envers toi-même.

La Grand-Place se vide lentement. Clara reprend son téléphone et relie le message. Ses mains tremblent un peu.

— Tu crois que je devrais accepter le rendez-vous ?

Élias la regarde longuement avant de lui répondre

— Je crois que la vie offre parfois des portes, discrètement. Et que certaines personnes passent tellement de temps à vérifier si elles méritent d’entrer qu’elles oublient simplement de la pousser.

Clara sourit. Pour la première fois depuis longtemps, son sourire ne ressemble pas à une excuse. Elle prend son smartphone et tape lentement :

“Merci pour votre message. Je serais ravie d’échanger avec vous.”

Le cœur battant, elle le dépose sur la table. Élias observe son visage.

— Alors ?

Elle regarde le ciel de Bruxelles. Les lumières. Les pavés. Les passants. La vie.

— Je n’ai pas totalement confiance.

— Personne n’a totalement confiance.

Elle souffle doucement.

— Mais je crois que je peux y aller quand même.

Élias sourit. Un sourire calme. Presque fier.

— Voilà.

— La vraie confiance commence souvent exactement là. « Avoir confiance en soi, ce n’est pas être sûr de soi. C’est trouver le courage d’affronter l’incertain au lieu de le fuir. » comme le dit si bien Charles Pépin.

La ville continue son bruit de fond. Les rires. Les serveurs fatigués. Les lumières qui tremblent sur les pavés. Et pour la première fois depuis longtemps, Clara ne cherche plus à savoir si elle est “assez”.

La confiance ne tombe pas du ciel. Elle se construit au milieu du doute. Au milieu des tremblements. Au milieu du bordel. Faire le premier pas, et avancer avec ses peurs, ses angoisses, ses fissures, ces cicatrices, avancer quand même. Sans garantie. Sans mode d’emploi. Puis faire un autre pas, et encore un autre et marcher dans l’incertitude et faire malgré tout ce pari étrange : celui que la vie ne demande peut-être pas qu’on soit prêt, mais simplement qu’on soit présent. Dans une confiance, et dans une humilité. Dans une humilité confiante...

GRAND-PLACE BLUES

Ouvrage réalisé le 2 juin 2026

Emancipe

52 Rue Luther, 1000 Bruxelles

www.emancipe.be

info@emancipe.be

Editée au format numérique

Grand-Place Blues & BORDEL INTÉRIEUR

Nouvelle inspirée des thèmes de la confiance en soi, de l'estime de soi et de l'amour de soi.

Clara bosse dans la communication depuis quinze ans.

Elle a les diplômes. L'expérience. Les clients.

Les formations à n'en plus finir.

Dans sa tête, une autre histoire tourne en boucle : un jour,

les gens vont comprendre qu'elle bluffe.

Quand une grosse boîte la contacte pour un poste qu'elle aurait rêvé décrocher plus jeune, son cerveau part immédiatement en vrille.

Syndrome de l'imposteur. Peur d'être démasquée. Fatigue de devoir toujours prouver qu'elle mérite sa place. Alors elle retrouve Élias.

Un vieux pote. Le genre de type qui écoute plus qu'il parle.

Le genre dangereux aussi : celui qui balance des phrases simples qui te retournent le cerveau pendant trois semaines. Autour d'un café, au milieu du vacarme de la Grand-Place de Bruxelles, les deux parlent du doute, de l'estime de soi, des gens qui réfléchissent trop, des faux adultes, de ceux qui avancent quand même avec les genoux qui tremblent.

**Les gens compétents voient la complexité.
Donc ils doutent. Ils savent ce qu'ils ignorent.
Ils voient les failles. Les nuances. Les limites.
Les idiots, eux, dorment très bien la nuit**



Emancipe

Emancipe est un centre de formation et d'accompagnement d'équipes. Depuis plus de 70 ans, nous accompagnons des professionnels qui ont choisi de mettre leur engagement au service des autres.

